

EN GUISE DE REMERCIEMENTS

Bon ben, faut que je revienne sur l'hommage qui me fut rendu le samedi 1^{er} avril 2023, lors du souper annuel Kyoshindo, hommage que je considère comme nettement exagéré et bien trop dommageable pour mon humilité. Sans doute un *poisson d'avril* ! N'ayant évidemment rien préparé pour affronter cette déferlante, ne sachant trop comment rejoindre tout ce monde pour exprimer le plus entièrement possible mes remerciements, je me permets d'utiliser cette tribune de notre site Internet pour vous montrer comment je peux être bavard du clavier. Alors, assoyez-vous confortablement, ça va être long. En guise de remerciements exaltés, je vais me permettre une petite rétrospective et en vous présentant donc ma vision du karaté de manière différente et un peu naïve à la manière d'un *conte*.

Il était une fois un p'tit gars, nous l'appellerons Gilou ! Il était le milieu d'une grosse famille québécoise de douze enfants. Lorsqu'il commença à fréquenter l'école primaire, à l'automne de ses 6 ans, le Gilou frisé, timide, chétif, peureux et, pire que tout cela encore, premier de classe, eut vite fait d'exacerber les cancre de l'école. Il devint donc rapidement leur cible préférée pour mettre en pratique des mots qui allait devenir à la mode bien des années plus tard, le harcèlement et le taxage. Heureusement, le grand frère de Gilou – nous l'appellerons Cloclo, d'une année son aîné – avait eu la bonne idée d'attraper une coqueluche carabinée qui lui fit doubler sa première année, ce qui eut pour conséquence que les deux frérots se retrouvèrent dans la même classe et s'y suivirent jusqu'à la fin de l'école primaire.

Bien sûr, Gilou continua à être la tête de turc des derniers de classe, mais l'ombre de Cloclo derrière laquelle il se cachait timoré, lui servait en quelque sorte de bouclier. Bien sûr Cloclo était plus colosse que Gilou, et surtout plus brave, et ne craignait pas de se porter à la défense de son frisé frère farouche. Mais colosse autant que tu veux, Cloclo ne faisait pas toujours le poids devant le clan des durs qui, pris individuellement, devaient être aussi doux que des moutons, mais qui, regroupés derrière un chef de gang, devenaient forts plus par la force du nombre que par la force des bras. Gilou était convaincu que Cloclo aurait terrassé un à un chacun de ces minables adversaires. Mais comment faire face à une meute ? Bref, Gilou se rappelle la rage qui faisait bleuir les lèvres de son frère, l'écume qui lui venait à la bouche et le poing serré qu'il était prêt à balancer à la mandibule de tout un chacun. Ceci expliquant peut-être cela, le Cloclo trouva donc sa *vocation* en s'accoutrant d'un habit d'agent de police, des années plus tard.

Gilou aurait tant aimé être à la hauteur de la bravoure de son frère, jamais il n'avait osé narguer quelqu'un et jamais il n'avait osé ni même pensé se mesurer à l'un quelconque de ces cons cancre. Il aurait tant aimé avoir la force et le courage de son père – nous l'appellerons Ti-Nest – qui s'exhibait dans des combats de lutte amateur, il aurait tant aimé bien maîtriser les prises de lutte que Ti-Nest s'évertuait à montrer à ses fils, comme ça au moins il aurait pu se défendre contre ses attaquants. Lui qui n'avait pourtant aucun, et n'eut jamais pour les siècles des siècles, d'instinct belliqueux et batailleur, à part les quelques batailles amicales, les *matches de lutte* entre Gilou et Cloclo, que ce dernier gagnait inévitablement et qui se terminaient accidentellement dans la douleur et les larmes.

Les années passèrent et Gilou, le même frisé, timide, chétif, peureux et, pire que tout cela, premier de classe, réussit tant mal que bien à éviter de se retrouver handicapé des bras, des jambes et de la tête et à traverser la mer houleuse de l'école primaire, rageant, rougissant et intimidé de se faire appeler *lapin* à cause de ses oreilles en *porte de grange*, mais n'osant jamais rabrouer quiconque l'affublait de ce joli sobriquet.

Le conte ne dit pas clairement comment le Gilou en vint à entendre parler d'arts martiaux, de judokas, de karatékas, de Japonais en kimono qui arrivaient, si petits soient-ils, à se défendre d'agresseurs plus puissants, voire à casser avec leur main des planches qui ne leur avaient pourtant rien fait ! À cette époque, dans les années 60 en Québec, *art martial* était un mot bien exotique qui cachait des mystères et recelait des secrets initiatiques. Encore pubère, Gilou s'achetait déjà des petits livres de la collection *Marabout Flash*, l'un sur le judo et l'autre sur le karaté (écrit par un jeune karatéka français considéré comme l'une des premières ceintures noires françaises, Roland Habersetzer). Comme si l'art martial était presque un interdit, ou voulant peut-être aussi cacher ses maladdresses, Gilou allait se réfugier seul sur le coteau derrière la maison familiale et il pratiquait pendant de longs moments les *ukemis*, les brise-chute du judo, mimant les gestes dessinés dans les petits livres, tant pour les projections du judo que pour les *atémis* du karaté. Contre ses adversaires imaginaires, il se savait invincible, mais espérait n'avoir jamais à mettre en pratique ces gestes de guerrier.

Puis ce furent l'adolescence, les premières amours, les premières blondes, les premières gentilles filles, que Gilou aimerait tant tout le long de sa Vie. Il se souvient d'une balade dans Limoilou avec l'une d'elles – nous l'appellerons Loulou –, balade qui avait failli bien mal tourner. L'adolescent, toujours frisé, timide, chétif, peureux et, pire que tout cela, encore premier de classe, stie, mais qui s'apprêtait à faire son *décrochage scolaire*

bien trop tôt, était assis avec Loulou lorsque, réincarnation peut-être des cancre du primaire, deux grands gars l'abordent violemment en le traitant de crisse de pouilleux et de « ôte tes lunettes, mon crisse de crotté ». Et le Gilou de revivre ses peurs d'enfant, d'essayer bêtement de calmer le gars, de ne pas voir venir la droite qui épargna ses lunettes, mais pas sa joue droite, qui eut juste le temps de dire à Loulou de se sauver, qui ne sait pas encore comment il réussit, plié en deux, à se défaire de l'emprise du voyou (sans doute ramolli par quelques vapeurs éthyliques, le souvenir olfactif de son haleine ne ment pas) et à galoper de plus belle derrière Loulou, et de craindre que les gars les retrouvent et achèvent le sale boulot.

C'en était assez ! À lui le karaté. Et vite le retour sur le coteau pour pratiquer les *atémis*. Mais contre le vent, quelle efficacité que ces coups ! Il fallut encore quelque temps à Gilou pour que, si peu par hasard pourrait-on dire, ses yeux tombent sur une petite annonce d'un journal local, annonçant des cours de karaté. Le rêve ! Gilou se souvient comme de tantôt la première position *Zenkutsu-Dachi* et le premier coup de poing *Zuki* que lui enseigna le *Sensei* Jacques Pelletier d'un petit dojo de Vanier. Il sentait bien pourtant que ce n'était rien pour terrasser un adversaire de taille et qu'il n'en avait pas fini s'il escomptait pouvoir un jour utiliser en vrai ses talents de karatéka, tout en ressentant déjà que c'était le dernier de ses souhaits.

Gilou se rappelle aussi comme de tantôt le soir du 25 novembre 1973 où, sur la rue Saint-Joseph en basse-ville de Québec, il réussit son examen de ceinture jaune. Il se revoit dans l'autobus qui le ramenait chez lui et il entend presque les pensées qui lui gueulaient dans le cerveau, la fierté de ce premier pas et la certitude, la promesse qu'il se fit ce soir-là, d'un jour passer le grade de ceinture noire. Il escalada donc progressivement l'arc-en-ciel de couleurs des *obis* japonaises, ne s'interrompant momentanément que lorsque l'éloignement des écoles et les obligations familiales s'interposaient entre sa promesse et la réalité.

Puis le Gilou, à son tour devenu adulte et père d'un enfant frisé, timide, chétif, peureux et, pire que tout cela, premier de classe, qui manifesta lui aussi le désir de *s'armer les mains* de puissants *atémis*, lui pourtant si semblable à son père et si éloigné des instincts de violence et de belligérance. Et c'est donc en un heureux rapport père-fils que Gilou se présenta finalement – écho d'un lointain soir de novembre 1973 – à un stage intensif de karaté qui le fit suer eau et eaux, se vautrer dans la boue, subir des traitements d'esclave sans devoir réagir et sans toujours bien comprendre le sens profond de cette dégradation, mais sentant déjà une certaine connivence entre cette soumission et la paix envers soi et envers les autres que les arts martiaux lui suggéraient. Gilou se revoit encore, le 28 juin 1988, de dos au grand maître – qu'est-ce qu'un maître ? – le ceinturant de cette banale bande de coton noir.

Curieusement, et en fait pas si curieusement que ça, le Gilou était loin, très loin de sentir qu'enfin il était invincible, sentant au fond de lui que la meilleure autodéfense étant dans l'harmonie, la paix, voire la fuite, et dans l'adage « Le sage n'est pas sur les lieux du combat ». Pourtant, pourtant, le Gilou sentait quand même une certaine assurance, une plus grande confiance en lui et l'espoir d'une certaine efficacité pratique et réelle, alors même que, plus que jamais, au plus profond de lui, il souhaitait n'avoir jamais à vérifier et qu'il n'a toujours pas eu à vérifier en situation réelle d'autodéfense.

Cela dit du parcours du Gilou, il s'entêta à continuer, suer, continuer, suer, continuer, suer, sentant que le *zuki* du 15 septembre 1973 et celui du 1^{er} avril 2023 ont ceci de commun qu'ils partagent une même recherche de perfection qui peut-être existe, mais plus certainement n'existe pas. Ainsi, plus de 50 ans après les premières rebuffades qu'il subit à la petite école, auxquelles il ne répondit jamais, encore parfois sent-il d'autres rebuffades auxquelles il préfère toujours ne pas répondre, sentant que l'harmonie et la sérénité sont plus dans le contrôle de soi et dans la recherche de la paix. Et le Gilou s'est même pris, prétentieusement peut-être, tout au long de nombreuses années, à essayer de transmettre les connaissances techniques et l'état d'esprit qu'il avait acquis avec l'entêtement, la patience et le feu sacré. Têteux, pointilleux, invitant ses *ouailles* à suer autant que lui. Comme disait son père Ti-Nest, *prêcher* par l'action plutôt que par la parole. Lorsque le Gilou est amené à donner un cours d'autodéfense, au fond de lui il pense encore parfois aux malignes agressions de l'école primaire et il aime à enseigner la première technique fondamentale de l'autodéfense, juste avant la technique martiale comme telle, celle de la fuite ! Et il se plaît à dire à ses élèves que le karaté les mettra en assez bonne forme physique pour courir plus longtemps et plus loin qu'un éventuel agresseur. Et puis surtout, il découvrit, tout au long des 50 années au cours desquelles il s'adonna (et continue de s'adonner) à la pratique des arts martiaux, il découvrit, donc, l'amitié et la grandeur d'âme des personnes qui pratiquent cet art avec une authenticité et une intensité qu'il est heureux de pouvoir partager avec elles.

Mercis pluriels.

Gilles Tanguay - gitan@mac.com - Dimanche 2 avril 2023